Ami du Clergé du 10 mars 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jeudi Saint. — I. L'Eucharistie, mystère d'amour, 129. — II. Jésus lave les pieds de ses Apôtres : L'humilité dans le commandement, 132.
Pour le Vendredi Saint. — La Passion de Notre-Seigneur, 133.
Pour la fête de Pâques. — I. Le fait de la Résurrection et sa portée apologétique, 138.
Sur les Epîtres du dimanche. — XX. *Pâques* : La communion pascale, 141.
Courtes instructions sur le Symbole. — VI. La foi et la révélation, 143.

POUR LE JEUDI SAINT

I

L'EUCHARISTIE, MYSTÈRE D'AMOUR

Mes frères,

L'admirable chapitre de l'Evangile de S. Jean qui nous donne le récit de l'institution de l'Eucharistie, débute par ces mots : « Sachant que le moment était venu pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, qui avait aimé ses disciples vivant dans le monde, les aima jusqu'à la fin. » (Jo., XIII, 1-2).

A travers ces lignes liminaires, nous avons toute la révélation de l'état d'âme du disciple bien-aimé, au moment où il va écrire les souvenirs de la dernière Cène.

Il s'est recueilli, il a revu la salle du festin préparée par Pierre et par lui ; chacune des paroles de son divin Maître si tendrement aimé retentit encore à ses oreilles et dans son cœur, et tous ces souvenirs, ravivés dans le silence, se fondent, se résolvent dans une impression unique qui tombe tout de suite de sa plume, l'impression de l'amour immense de Jésus : Jésus qui avait aimé ses disciples vivant dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

L'Eucharistie, œuvre, bien plus, chef-d'œuvre et merveille de l'amour de Notre-Seigneur pour nous, voilà ce dont il conviendrait d'avoir une impression plus sentie, plus vive, une impression un peu semblable à celle de S. Jean. Pour cela, comme nous le recommande ici Bossuet, « ouvrons le cœur plutôt que les yeux ». Et le cœur comprendra que par l'institution de la Sainte Eucharistie, qui est à la fois sa présence perpétuée près de nous, son union très intime avec nous, le sacrifice de sa vie sans cesse renouvelé pour nous ; qui est à la fois présence réelle, communion, sainte messe, Notre-Seigneur a vraiment réalisé les plus beaux rêves de l'amour qui sont des rêves de *présence*, d'*union*, de *sacrifice*.

I

Le premier mouvement de ceux qui s'aiment, c'est de se rencontrer, de se retrouver, de ne se quitter jamais.

Et Jésus aime ses apôtres, il nous aime. Comme on le sent plus que jamais maintenant à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il permet !

A peine les siens ont-ils pris place près de lui autour de la table, pour le dîner traditionnel de la Pâque juive, qu'il ne peut se retenir de leur exprimer sa joie. Et en quels termes : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. » C'est un sentiment de bonheur qui ne se contient plus, qui s'abandonne, qui éclate, dès le début du dîner.

Commencée sur ce ton, la conversation du Maître se fait plus familière, plus affectueuse, plus tendre encore, comme d'un père avec ses enfants, au fur et à mesure que le repas se poursuit : « Mes chers petits enfants, leur dit-il, mes chers petits enfants, *filioli*, je n'en ai plus pour longtemps avec vous. » (Jo., XIII, 33).

Seigneur, ceux à qui vous parlez sont des hommes, des hommes en pleine maturité, plus âgés que vous pour la plupart, et vous leur dites : « Mes chers petits enfants » !

Seigneur, ce sont des hommes rudes, durcis par leur besogne de pêcheurs du lac de Tibériade, aux mains calleuses à force de passer et de repasser sur la poignée vernie des avirons et sur la corde rugueuse des filets et des voiles. Ce sont ces natures frustes dont trois ans d'intimité avec vous n'ont encore ni changé la mentalité, ni affiné beaucoup les sentiments, et qui, tout à l'heure, vont vous payer de retour presque tous par leur abandon, leur chef par ses reniements répétés, l'un d'eux même par la trahison, et vous leur dites : « Mes chers petits enfants » !

Mais Jésus n'écoute que son cœur ; il les aime, et son âme pleure à l'idée que c'est le soir des adieux : « Désormais, je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous. » (Jo., XIV, 20). C'est toujours la même pensée de la séparation terrestre prochaine qui affleure à la surface de l'océan de douleurs qui déjà remplit son âme : il va quitter ceux qu'il aime, qu'il aime avec tout son cœur d'homme, plus sensiblement qu'il ne les a jamais aimés, comme il arrive à l'heure des adieux. Et en l'écoutant, on a même l'impression qu'en cherchant à consoler ses apôtres il travaille à endormir sa propre tristesse.

Il permet des familiarités touchantes. Il laisse Jean reposer affectueusement la tête sur sa poitrine comme un enfant.

Entendons-nous, voyons-nous comme il les aime, comme il nous aime ?

Et cet amour l'angoisse à la pensée de les quitter ; il voudrait rester avec eux encore, toujours...

Mais désormais son heure est venue. Selon qu'il a été décidé dans les décrets providentiels, *secundum quod definitum est*, il faut que le Fils de l'Homme poursuive sa mission : *Filius Hominis... vadit*. (Luc, XXII, 22). Et il a pour mission de nous sauver en obéissant à la volonté du Père qui exige sa mort en expiation du péché : *Factus obediens usque ad mortem*.

Les ordres qu'il tient de son Père lui commandent donc de quitter ceux avec qui il voudrait vivre, et pour lui qui a déclaré dès son entrée en ce monde : « Mon Père, voici que je viens pour faire votre volonté », ces ordres sont toujours adorés, aimés, obéis. C'est sa vie, c'est sa joie : « Mon pain quotidien, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » (Jo., IV, 34).

Aussi bien il y va de l'intérêt des siens : ***Expedit***

vobis ut ego vadam. Il est profitable que je m'en aille (Jo., VII, 16)... Je vais vous préparer une place... Si je ne m'en vais pas, l'Esprit-Saint ne viendra pas en vous ; si je m'en vais, je vous l'enverrai.

Quelle situation pathétique que la sienne ! Quel drame émouvant dont son cœur est le théâtre ! Comme plus tard S. Paul, avec plus de vérité que S. Paul, il pourrait dire à ses apôtres : *Coarctor de duobus unum* (Philip., I, 23), j'ai le cœur disputé, tiraillé, écartelé par deux amours : l'amour de mon Père qui me rappelle à lui, mon amour pour vous qui me sollicite de rester.

A quoi va-t-il se résoudre ?

L'amour est parfois générateur d'inspirations de génie. S'il ne les réalise pas, c'est que les moyens lui manquent pour le faire. Mais l'amour du Christ dispose à son service de la toute-puissance divine.

Le drame intérieur du Cœur de Jésus va se résoudre par un coup de théâtre insoupçonné, inimaginable, inconcevable pour nous. Les deux amours en présence, de Dieu et des hommes, vont y trouver leur compte. « Il nous ôtera, puisque son Père le veut, le charme sensible de sa présence, de son regard, de sa voix, de son sourire ; mais de cette présence adorable il nous laissera la vérité [1]. »

Regardons ; écoutons.

Il prend du pain et il dit : « Ceci est mon corps », c'est-à-dire : Ceci c'est moi, car son corps, son sang, son âme et sa divinité ne sont qu'un à cette minute. Et il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi », c'est-à-dire : Je vous demande et je vous donne le pouvoir de renouveler ce miracle de ma présence.

Le désir de rester toujours avec les siens est comblé par l'institution de sa présence réelle : « Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Math., XXVIII, 21).

II

Mais l'amour aspire à plus qu'à la présence. Il veut se donner, s'unir, ne faire qu'un avec celui qu'il aime. Cette union, c'est sa pente naturelle.

Voyez la maman qui tient dans ses bras son bébé. Elle le tient si serré, elle le presse si amoureusement sur son cœur, elle le mange — c'est le mot même que nous employons — elle le mange de tant de baisers qu'on dirait qu'elle veut se l'incorporer.

Dans l'histoire d'un de ces enfants qu'avait annoncés Pie X, le Pape de la communion des enfants, je trouve ces jolis mots d'une fillette. S'appuyant un jour contre sa mère :

— Maman, je t'aime, dit Lucette.

— Comment ?

— Comme un fruit.

Et à son père :

— Je t'aime tant que je te boirais [2].

Il y a déjà dans ces mots d'enfant le désir inconscient d'union de l'amour.

N'en doutons pas, ce soir du Jeudi Saint, le rêve du Cœur de Jésus va jusque-là. Nous l'avons assez senti tout à l'heure à ses paroles et à son abandon ; il aime ses apôtres, il nous aime... Et l'on n'aime pas autrement avec un cœur d'homme : il faut l'étreinte, il faut l'union. Et n'est-ce pas déjà une

[1] Longhaye, *Retraite annuelle de huit jours*, III, *La Cène*.
[2] *Lucette*, par Victor Marmolton, S. J., p. 29.

ébauche de cette étreinte et de cette union que S. Jean repose la tête sur la poitrine de son Maître ?

Aussi bien, je n'ai pas à deviner son cœur. Il se trahit comme tout cœur qui aime. Il ne parle plus que de cela maintenant : l'union perpétuelle entre eux : « Demeurez en moi et moi en vous (Jo., XV, 4). — Comme la vigne dont le cep et les branches ne font qu'un, si mes paroles demeurent en vous, si elles sont la lumière de votre intelligence, la règle de votre volonté, l'inspiration de votre conduite, vous demeurerez en moi. (Jo., XV, 7-10). — Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un en nous comme vous êtes en moi et moi en vous. » (Jo., XV, 21).

Ah ! je le sens, Seigneur, vous insistez trop, vous dites trop, vous priez trop pour que je ne comprenne pas que vous désirez vous unir à nous plus étroitement encore que par l'amour, par la fidélité du souvenir, par le respect de vos dernières volontés. Ce que vous voulez, c'est nous étreindre de vos bras, faire battre votre cœur contre notre cœur, vous donner à ce point que nous nous sentions quelque chose de vous-même. Ce que vous voulez, c'est ce que ne peut même pas rêver l'amour de l'homme : nous assimiler, nous incorporer à vous.

Mais cela, le pouvez-vous plus que les hommes ? Pareille union : union parfaite, totale, complète, n'aura lieu qu'au ciel. Alors seulement ce sera le face à face, le tête à tête, le cœur à cœur. Vous ne pouvez tout de même pas « mettre tout à fait le ciel sur la terre [1]. »

Mais ici encore, l'amour de Notre-Seigneur pour nous, servi par sa toute-puissance miraculeuse, va trancher selon son cœur le débat ouvert entre son ardent désir de s'unir pleinement à nous et la loi du Père qui reporte au ciel cette union ineffable.

Une deuxième fois, regardons, écoutons.

Il tient le pain entre ses doigts et il dit : « Prenez et mangez, c'est mon corps ». Il prend le calice et il dit : « Prenez et buvez, c'est mon sang ». Comme il l'avait annoncé au grand étonnement et scandale de beaucoup, sa chair est vraiment une nourriture, son sang véritablement un breuvage. La maman mange son enfant de baisers, nous autres nous mangeons le Christ en réalité.

Et cette nourriture divine fera la communion, la communion, c'est-à-dire l'union avec le Christ : union réelle, spirituelle, transformante, qui nous permettra de dire : « Ce n'est plus nous qui vivons, c'est le Christ qui vit en nous. »

Ainsi voilà comblé ce grand souhait d'union avec les siens que formulait sa prière ardente : « Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un en nous comme vous êtes en moi et moi en vous. »

III

Enfin, quand l'amour est vrai, quand il est amour et non pas égoïsme, quand c'est l'amour et non l'intérêt, son signe infaillible, son effort suprême, son chef-d'œuvre, c'est de se sacrifier pour celui qu'il aime. Donner sa présence, donner son intimité, ce n'est pas assez pour lui. Il est prêt à se donner lui-même jusqu'au sang, jusqu'à s'immoler, jusqu'à mourir.

Même il voudrait mourir cent et cent fois, si c'était nécessaire et si c'était possible. Il y serait

[1] Longhaye, *op cit.*

prêt. Il le dit sincèrement. Une sainte Thérèse, par exemple, brûlait de donner mille vies pour sauver une seule âme.

Et la preuve que ce cri du cœur n'est pas un vain mot, quelque chose que l'on dit sans y croire, une outrance de paroles, c'est qu'il en approche à la mesure de ses forces, qu'il s'offre autant de fois qu'il le peut à la mort, puisqu'il lui est impossible de mourir plusieurs fois.

Pendant la guerre, on a vu des soldats prisonniers chez l'ennemi s'évader, et à travers quels dangers ! de leur captivité. Pourquoi ? Pour échapper aux privations ? Souvent elles y étaient moins grandes que sur le front et on y courait moins de dangers. Dans l'espoir de reprendre leur vie tranquille au foyer ? Ils savaient bien qu'ils seraient happés de nouveau par la mobilisation. Pourquoi ? C'était afin de pouvoir servir encore, aider à la victoire, s'offrir à la France qu'ils aimaient. Par amour pour leur patrie, il en est qui ont refait plusieurs fois ainsi leur offrande à la mort.

Et à défaut du sacrifice de leur vie qu'ils ne peuvent renouveler autant de fois qu'ils le voudraient, ceux qui aiment acceptent des sacrifices qui valent celui de la vie. C'est si vrai que nous disons de certaines souffrances que la mort serait préférable. Aussi, à la pensée de tout ce qu'il endurait pour la conversion des âmes, un S. Paul pouvait écrire à ses chrétiens de Corinthe : « *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres*. Chers frères dans le Christ, je meurs chaque jour pour assurer votre salut. » (I Cor., xv, 31). Quand on aime, on se sent de taille à affronter la mort, et Pierre est sincère qui réplique à son Maître : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierais pas. » (Math., xxvi, 35).

Et c'est si bien l'ambition du Cœur de Jésus, que mourir pour nous est la raison suprême de sa venue en ce monde, puisqu'en définitive c'est par sa mort qu'il nous sauve. Ce rêve d'amour hante continuellement sa pensée et se trahit çà et là dans ses conversations par des allusions prophétiques discrètes : « Je suis le bon Pasteur, et le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Et ne faisait-il pas un retour sur lui-même, ne le disait-il pas intentionnellement parce qu'il voulait qu'on s'en souvînt à la pensée de sa mort pour nous, le jour où il déclarait en parlant de la charité mutuelle qui doit régner entre ses disciples : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jo., xv, 13) ?

Et par conséquent, avec un tel amour de nos âmes, à la pensée surtout de l'inutilité de sa mort pour un grand nombre, Notre-Seigneur devait souffrir de n'avoir qu'une vie à donner pour la rédemption. Son agonie, son portement de croix, son crucifiement, il les recommencerait et jusqu'à la fin des temps, si pareille expérience était nécessaire pour chaque génération, afin de lui procurer le salut. Thérèse, vous brûliez de donner mille vies pour sauver une seule âme, et pourtant, si grand que fût votre amour des âmes, il n'était qu'une étincelle partie du foyer crépitant de son Cœur.

Mais pour l'amour du Christ, comme pour l'amour des hommes, ces ambitions généreuses ne sont-elles pas condamnées à demeurer toujours à l'état de rêves irréalisables ? Comme il a été décidé que l'homme ne mourrait qu'une fois (Hebr., ix, 27), ainsi le Christ ressuscité ne peut plus mourir, il n'est plus sujet à la mort (Rom., vi, 9). Et le voici donc encore une fois dans l'impossibilité, humainement, de satisfaire tous les désirs de son amour pour nous.

Humainement, mais non pas divinement : il a la toute-puissance divine à ses ordres.

Une troisième fois, regardons, écoutons : il a devant lui le pain et le vin et il dit : « C'est mon corps qui est livré pour vous... C'est le calice de mon sang qui est répandu pour vous... Faites ceci en mémoire de moi. » Ainsi il prélude au sacrifice de la croix par le sacrifice de la Cène et il prescrit de renouveler le sacrifice de la croix par le sacrifice de la messe. Car en vertu de ces paroles successives qu'il prononce et qu'il ordonne à ses prêtres de prononcer, voici déjà en principe son immolation, la séparation de son corps et de son sang, la séparation qui va commencer tout à l'heure par la sueur sanglante de l'agonie, qui se consommera sur la croix au coup de lance que lui portera Longin.

De toute façon, si difficile qu'il soit à notre foi de s'expliquer ici, cette foi nous enseigne et nous croyons qu'à cet instant Notre-Seigneur institue le sacrifice de la messe, qui est le renouvellement à l'indéfini, d'une manière non sanglante, mais réelle, du sacrifice de la croix. Son amour a réalisé le rêve suprême de l'amour : se sacrifier des millions de fois.

* *

Son amour ? Non, sa toute-puissance, serions-nous peut-être tentés de dire.

C'est parce qu'il est tout-puissant qu'il peut ainsi réaliser ces tours de force. Il n'appartient qu'à un Dieu de changer en lui un autre corps, de s'y faire une nourriture spirituelle, de se sacrifier de nouveau sans répandre son sang. Tout cela, notre amour aussi le rêve ou le rêverait..., mais cela dépasse ses forces.

Prenons-y garde. S'il y fallait un amour servi par une toute-puissance, il n'en a rien coûté à la toute-puissance, mais il en a coûté à l'amour. Aussi, en définitive, l'Eucharistie reste l'œuvre et le chef-d'œuvre de l'amour.

Car au moment où Notre-Seigneur nous donnait toutes ces preuves de son amour, à ce même moment il devait dire à ceux qui l'entouraient : « Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira... Celui qui a mis avec moi la main au plat me trahira. » A ce moment même il savait tous les anéantissements eucharistiques de majesté visible, de prestige extérieur, de dignité apparente que comporterait cette institution ; à ce moment même, il entrevoyait surtout par sa science divine toutes les incrédulités, toutes les indifférences, toutes les profanations qui répondraient à son amour... Tout cela il le voyait, de tout cela il souffrait, mais rien de cela ne rebutait son amour, alors qu'il en faut bien moins pour rebuter notre cœur d'homme. Il nous aimait, et il nous aime plus que les méchants de tous les siècles ne le haïront. Il faut finir comme a commencé S. Jean : *In finem dilexit eos*. Il nous a aimés jusqu'à la fin de sa vie et jusqu'au bout de ses forces.

II

JÉSUS LAVE LES PIEDS DE SES APÔTRES

L'humilité dans le commandement

Mes frères,

Le peu que nous savons sur la manière dont Jésus-Christ vivait avec ses Apôtres nous montre qu'il les traita toujours avec une bonté qui paraît inconcevable quand on pense quel maître il était et quels hommes étaient les Apôtres. Mais son extrême condescendance à leur égard ne parut jamais autant que la veille de sa mort, lorsqu'il daigna s'abaisser jusqu'à leurs pieds, pour accomplir le ministère le plus humble.

I

Le début magnifique par lequel S. Jean commence le récit du lavement des pieds indique assez qu'il veut attirer notre attention sur quelque chose de merveilleux, capable de faire la plus vive impression sur tous les cœurs : « Jésus, sachant que son heure était venue où il devait passer de ce monde à son Père, sachant que son Père lui avait communiqué sa toute-puissance et son domaine sur toutes les créatures, et qu'étant sorti de Dieu par sa génération éternelle, il allait retourner dans sa gloire, la Cène étant déjà prête, il se lève, il quitte ses vêtements, il se ceint d'un linge, il verse de l'eau dans un bassin, puis il lave les pieds de ses Apôtres et les essuie avec le linge dont il était ceint. »

L'Evangéliste nous représente la dignité souveraine qui élevait infiniment Jésus-Christ au-dessus des anges et des hommes, avant de nous le faire voir prosterné aux pieds de ces hommes qu'il avait choisis pour ses Apôtres, afin de nous faire mieux concevoir par la comparaison de ces deux états le profond abaissement de l'Homme-Dieu. Il descend jusqu'aux plus petits détails, sans omettre la moindre circonstance, nous montre Jésus-Christ faisant tout par lui-même et ne voulant employer personne dans ce ministère où il voulait donner l'exemple de l'humilité et de la charité envers leurs frères.

Il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu sans danger considérer son pouvoir immense dans toute son étendue et connaître la grandeur à laquelle son Père l'avait élevé, sans rien perdre de cette humilité prodigieuse qui lui persuade de se jeter aux pieds de ceux qui lui sont soumis. La connaissance de sa propre grandeur est toujours dangereuse pour la créature. L'état d'innocence n'a pas été un rempart assez fort contre l'orgueil que cette connaissance inspire, puisque le premier ange dans le ciel et le premier homme sur la terre ne se sont perdus que pour avoir trop arrêté les yeux sur leur propre excellence. Si cette lumière funeste a fait périr les justes, que ne doivent pas craindre les pécheurs ?

Jésus vint donc, pour commencer, à Simon-Pierre. Celui-ci, voyant son Maître se mettre à ses pieds avec un bassin plein d'eau, et considérant avec la vivacité de sa foi la distance infinie qui le séparait de Celui qu'il avait reconnu comme le Fils unique du Dieu vivant et le Seigneur de tout l'univers, en fut comme effrayé et protesta fortement qu'il ne souffrirait jamais que Jésus remplît à son égard l'office d'un esclave. Mais Pierre était un malade qui résistait, sans y penser, à son médecin qui voulait le guérir. Car la blessure que l'orgueil avait faite au cœur de l'homme ne pouvait être guérie que par l'exemple d'un Dieu anéanti. Jésus avertit donc Pierre qu'il connaîtrait dans la suite ce qui lui paraissait maintenant incompréhensible, lorsqu'il verrait le fruit des humiliations de son Maître, et le menaça de n'avoir jamais de part avec lui s'il continuait de s'opposer à ce qu'il voulait faire. Pierre aurait donc commis une grande faute si, connaissant la volonté de son Maître, il avait continué d'y résister ; mais comme son opposition ne venait que de son ardent amour pour Jésus-Christ, il répliqua avec cette promptitude qui éclatait ordinairement en lui plus que dans les autres : « Seigneur, non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! »

Jésus répondit : « Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds ; pour vous, vous êtes purs, mais non pas tous. » Ces paroles nous révèlent un degré de plus dans la profondeur des abaissements du Sauveur. Qu'il se soit abaissé de la sorte envers ses autres disciples dont il était tendrement aimé, c'est déjà un prodige qu'on ne peut comprendre et qui nous paraît indigne de sa grandeur suprême ; mais qu'il se soit mis aux pieds du traître, qu'il ait lavé, essuyé ses pieds avec autant d'amour et d'humilité, c'est ce qui renverse absolument notre esprit.

Jésus s'arrêta donc devant chacun de ses Apôtres ; après la discussion que la résistance de Pierre avait provoquée, les autres se résignèrent au silence et souffrirent avec étonnement et confusion les humbles services de leur Maître. Judas seul, tout occupé de son affreux projet, n'en fut pas touché ; il ne se préoccupa point non plus des paroles qu'il venait d'entendre et qui lui donnaient lieu de penser que son crime n'était point caché à Celui qu'il était décidé à trahir.

Après que Jésus eut terminé, il reprit ses vêtements et, s'étant remis à table avec eux, il les invita à réfléchir sur ce qui venait de se passer. « Si moi qui suis Seigneur et Maître, leur dit-il, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que j'ai fait à votre égard. » Notre-Seigneur, en effet, ne veut rien exiger de nous qu'il ne l'ait fait le premier, et comment pourrions-nous refuser de suivre l'exemple de Celui qu'une dignité sans égale élève tant au-dessus de nous ? Jésus savait combien le commandement de nous humilier devant nos égaux, nos inférieurs et ceux même que nous connaissons pour nos ennemis, est dur à notre orgueil ; et pour abattre l'enflure de notre cœur qui se soulève à cette pensée, pour le gagner, pour l'engager par le motif le plus pressant, il nous met sous les yeux sa personne divine prosternée par amour aux pieds de ses Apôtres.

La vie des saints, qui n'est autre chose que l'histoire de l'héroïsme de la charité, prouve que l'exemple de Jésus-Christ n'a pas été sans fruit. On y voit les personnages du plus haut rang entrer dans les dispositions de leur divin Modèle et se consacrer avec un dévouement sans réserve aux œuvres de miséricorde envers les pauvres, les malades, les prisonniers. C'est notre devoir de les imiter et de travailler sans cesse à nous en approcher davantage, en embrassant avec ardeur toutes les occasions qui se présentent d'être humbles et charitables envers le prochain et de lui rendre, par amour pour Dieu, les services les plus vils en apparence.

II

Quoique l'instruction que le Fils de Dieu donnait à ses Apôtres convînt à tout le monde, puisque tous les chrétiens sont obligés de pratiquer des actes de charité et d'humilité envers leurs frères, elle les regardait plus particulièrement que les autres hommes ; car il était sur le point de les quitter et de leur conférer l'éminente dignité de chefs de son Eglise. Il veut donc les prémunir contre les mouvements d'orgueil qu'une si grande élévation pourrait faire naître dans leur esprit et les affermir dans la vertu d'humilité dont la pratique est si nécessaire à tous ceux qui sont établis au-dessus des autres. C'est ce qu'il leur explique par les paroles suivantes : « En vérité, en vérité je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître et le messager n'est pas plus grand que celui qui l'a envoyé. » Il leur révèle cet important secret que plus ils seront élevés au-dessus des peuples par le ministère, plus ils seront obligés par le devoir même de leur charge, de s'abaisser pour servir ceux qui seront soumis à leur conduite, autrement ils voudraient être plus grands que leur maître, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Jésus ne veut pas que ceux qui sont revêtus de l'autorité l'exercent comme les rois des nations antiques, dont le pouvoir, principalement appuyé sur la force, s'étendait sur elles avec un empire plein de rigueur, mais que le plus grand se fasse le plus petit et le serviteur de ses frères et que l'orgueil de la domination soit étouffé par un esprit de douceur, de dévouement et de charité.

L'exemple et la doctrine du Fils de Dieu descendu du ciel pour anéantir toutes les grandeurs humaines a produit une immense révolution dans l'exercice du pouvoir. Celui-ci n'est plus qu'un service. C'est de l'Evangile que ces mots : « servir, » « service, » que l'on emploie pour désigner les plus hautes fonctions ecclésiastiques, civiles et militaires, inconnus aux langues anciennes, ont passé dans les nôtres. Le chef visible de l'Eglise, dépositaire du pouvoir le plus haut de la terre, se nomme « le serviteur des serviteurs de Dieu. » Et cet esprit nouveau de charité a pénétré de son influence jusqu'aux royaumes de ce monde ; depuis la naissance du christianisme, il n'est pas une nation de l'Europe qui n'ait vu s'asseoir sur le trône, à l'une ou l'autre époque, un de ces rois pénétrés de l'esprit chrétien qui, sans se laisser éblouir par l'éclat extérieur de la couronne, n'ont envisagé le pouvoir que sous la forme du devoir et du sacrifice. S. Louis, par exemple, n'avait-il pas pour son peuple le cœur d'un père et n'aimait-il pas ses sujets comme ses enfants ? N'était-ce pas un spectacle bien touchant que de voir ce monarque assis au pied d'un chêne dans le parc de Vincennes, où un simple gazon lui tenait lieu de tribunal, et recevant lui-même en personne les plaintes des veuves et des orphelins, écoutant les pauvres, consolant les affligés et sans distinction rendant justice à tout le monde ?

C'est que S. Louis supposait toujours que Dieu l'avait fait pour son peuple et non pas son peuple pour lui. Voilà pourquoi il s'attachait par le motif d'une charité bienfaisante et par le sentiment du devoir, aux fonctions onéreuses de la royauté, consacrant à ce peuple que Dieu lui avait confié son repos, sa santé même et sa vie. Car sa vie, toute nécessaire qu'elle était au bien de l'Etat, ne lui fut jamais plus précieuse que celle de ses sujets. Il le montra bien dans sa prison, lorsque, les Sarrasins lui ayant offert de le mettre en liberté, pourvu qu'il laissât tous les Français de sa suite dans les fers, il répondit : « A Dieu ne plaise que je les abandonne ! Ils ont été les compagnons de ma fortune, je veux l'être de leurs souffrances ; et comme je ne souhaite d'être libre que pour eux, je ne puis consentir à l'être sans eux. »

Telle était sa tendresse pour les pauvres et son zèle pour le soulagement de leurs misères qu'il les logeait dans son palais, les recevait à sa table, les servait de ses mains, leur lavait les pieds et leur rendait les offices les plus pénibles à la nature, au point qu'on lui reprochait d'avilir et de compromettre sa dignité royale par cet excès de familiarité que la bonté de son cœur lui suggérait envers les pauvres. Mais il était persuadé que la grandeur la plus relevée n'est pas incompatible avec la condition que Notre-Seigneur a lui-même honorée par son exemple, et qu'un roi chrétien ne devait pas rougir de paraître au milieu d'eux, depuis qu'on avait vu une personne divine s'abaisser aux pieds de ses Apôtres.

Cette action mémorable du Sauveur, en transformant l'exercice du pouvoir, nous a révélé du même coup la véritable grandeur de ceux qu'on appelait autrefois les esclaves et qu'il a rendus libres, en leur apprenant qu'ils peuvent être plus grands que leurs maîtres devant Dieu, s'ils acceptent en conformité avec l'exemple de Jésus-Christ leur dépendance et leur infériorité ici-bas.

Ce n'est pas seulement la grandeur, c'est aussi le vrai bonheur qui s'allie parfaitement avec la condition de ceux qui savent se faire petits et se mettre au service des autres. « Si vous savez cela, dit le Seigneur à ses Apôtres, et si le sachant vous le pratiquez, vous serez heureux, » c'est-à-dire, si vous comprenez que c'est une grande joie et un grand honneur d'imiter Jésus-Christ, si vous portez noblement votre position telle que la Providence vous l'a faite, vous serez heureux ; il y aura au fond de vos cœurs et sur vos fronts moins de troubles et moins d'alarmes que dans l'âme et sur le front de ceux dont le sort paraît digne d'envie. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Passio Domini Nostri Jesu Christi...
Récit de la Passion de N.-S. Jésus-Christ...

Mes frères,

Sur le grand crucifix de la cathédrale d'Ancône, au-dessous du Christ expirant, on peut lire cette inscription : « *Mors mea, vita tua.* Ma mort t'a rendu la vie. » L'Eglise elle-même, dans ses offices de la grande semaine, met sur les lèvres du Fils de Dieu fait homme ces paroles énergiques du prophète Osée : « *O mors, ero mors tua !* O mort, je serai ta mort ! » (Osée, XIII, 14) et bientôt elle nous décrira le grand drame du Calvaire comme un duel gigantesque entre la mort et la vie : « *Mors et vita duello conflixere mirando.* » Formules brèves, mais pleines, qui ramassent et synthétisent en

quelques mots la signification et la portée de la mort de Notre-Seigneur sur la croix.

Mors mea, vita tua ! La mort du Christ nous a donné la vie. Si nous ne sommes pas seulement des hommes, mais des enfants de Dieu, c'est-à-dire, si notre nature humaine n'est pas seulement nature humaine, mais participe à la nature même de Dieu (II Petr., I, 4), à tel point que le prophète nous appelle des dieux et les fils du Très-Haut (Is., LXXXI, 6) ; si notre intelligence connaît déjà ici-bas les profondeurs de la divinité et notre cœur les infinies tendresses d'un Père qui est dans les cieux ; si nous avons pour perspective d'avenir une destinée, non pas purement humaine, mais l'héritage même du Fils de Dieu, tout cela nous le devons à N.-S. Jésus-Christ. Le christianisme est né du Christ.

Mais le Christ est un Jésus crucifié. Toute sa mission tend et aboutit au Calvaire. Il s'incarne dans le sein d'une Vierge, il naît sur la terre, il vit parmi les hommes en vue de mourir pour nous, car, dans les décrets de Dieu, notre rédemption s'accomplira par la croix. Aussi appelle-t-il ces derniers moments de sa vie : « son heure. »

Et voilà pourquoi, chaque année, la Sainte Eglise invite ses enfants à venir entendre le récit de la Passion de N.-S. Jésus-Christ. Elle veut évoquer sous leurs yeux les souvenirs de leur naissance douloureuse à la vie chrétienne ; elle compte que les cœurs qui ont résisté jusqu'ici à la grâce, s'attendriront à ce spectacle, se laisseront aller à l'émotion qui s'en dégage, et se rendront enfin à Celui qui les a tant aimés.

Ce récit véridique de la Passion, tel que nous l'ont transmis les Evangélistes, porte avec lui son émotion et sa grâce. Il y a de ces choses dont trop de commentaires ou de réflexions amoindriraient l'impression. Ce qui m'émeut, dans l'histoire de Lourdes, c'est le récit ingénu et candide des apparitions de la Vierge par la petite Bernadette ; ce qui faisait bouillonner le jeune sang chrétien de Clovis, c'était le récit même de la Passion de Jésus. Nous aussi, m. f., contentons-nous de reprendre, dans ses grandes phases : *l'arrestation, le procès, le supplice,* la suite du drame du Calvaire, en priant la Vierge Marie, la Mère des douleurs, de nous donner part à sa compassion.

I. — *L'arrestation*

A l'est de Jérusalem, au delà du torrent du Cédron, sur les pentes de la montagne des Oliviers, s'étendait un jardin, nommé Gethsémani, où Notre-Seigneur aimait à se rendre avec ses disciples pour fuir les tumultes de la grande ville. (Jo., XVIII, 2).

Le soir du Jeudi Saint, à la sortie du Cénacle, alors que les Juifs venus nombreux à Jérusalem pour les fêtes pascales se répandaient par les rues de la capitale, Jésus, selon sa coutume, y dirigea ses pas, entouré et suivi de ses apôtres.

A l'entrée du jardin, il prit congé de leur compagnie pour prier, leur recommanda à eux-mêmes la prière et s'enfonça sous les oliviers.

Il emmenait avec lui Pierre, Jean le bien-aimé, Jacques le Majeur. Pierre lui avait dit : « Même s'il faut mourir avec vous, jamais je ne vous renierai. » Jean venait de reposer sa tête sur la poitrine de Jésus. Jacques était un de ses plus intimes. Tous trois avaient pu constater qu'il était véritablement le Fils de Dieu, au miracle éclatant de la résurrection de la fille de Jaïre, dont seuls parmi les apôtres ils avaient été les témoins. Bien plus, Dieu leur avait révélé la divinité de son Fils d'une manière éblouissante et par des paroles non équivoques, à la Transfiguration sur le Thabor. Il semblait que Notre-Seigneur pût compter que ceux-là du moins lui seraient compatissants et fidèles.

Son cœur en avait besoin. La pensée de sa Passion dont il connaissait les moindres détails et qu'il savait maintenant toute proche, accablait son âme de tristesse et de frayeur et la tenaillait de souffrances poignantes. Comme s'il n'eût pu contenir le trop plein de son amertume, il dit aux trois : « Mon âme est extrêmement affligée ; une tristesse capable de donner la mort l'envahit de toutes parts ; demeurez et priez avec moi. »

A ces heures-là, il faut le silence et la prière. Jésus s'éloigna la distance d'un jet de pierre, tomba à genoux la face contre terre et pria.

La vision anticipée des tourments de sa Passion se déroula devant ses yeux : l'abandon des siens, la trahison de Judas, la haine déicide des chefs juifs, la lâcheté égoïste des représentants romains, la grossièreté de la valetaille et de la soldatesque, l'ingratitude si prompte de la foule, le regard douloureux de sa Mère croisant son regard, les chutes humiliantes sur le chemin du Calvaire, la croix, la mort.

Mais quelque chose de plus torturant que cette vision angoissante l'obsédait : la pensée de l'impiété obstinée des hommes, l'inutilité de tant de sacrifices pour beaucoup de pécheurs, le refus méprisant et dédaigneux de son sang et de son amour.

Il se réfugia dans l'amour et la toute-puissance de son Père : « Mon Père, tout vous est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais religieusement obéissant aux desseins de Dieu sur lui, il ajouta : « Cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne. »

Tant de souffrances physiques et morales, un si héroïque effort de soumission à la volonté divine avaient broyé son corps. Une sueur froide perlait à travers tous ses pores, une sueur d'eau et de sang, et si abondante qu'elle tombait à terre et formait des caillots sur le sol. « Il y avait dans cette agonie assez de douleur pour donner le coup de la mort. Il serait donc mort par le seul effet de cette douleur, si une puissance divine ne l'eût soutenu pour le réserver à d'autres supplices [1]. » Un ange apparut près de lui pour donner à son âme et à son corps la force de continuer la lutte jusqu'au bout.

Car du côté de la terre, aucune consolation. Les apôtres qu'il avait laissés à l'entrée du jardin ignoraient tout de ce qui se passait. Près de lui, ses trois plus chers amis, Pierre, Jean et Jacques, dormaient accablés de fatigue. Deux fois il revint vers eux, les réveilla, leur demanda consolation et prières ; deux fois ils se rendormirent. Quand il s'approcha de nouveau, l'heure décisive sonnait. Il leur dit : « Cela suffit. Le Fils de l'Homme sera livré aux pécheurs. Levez-vous... voici que celui qui me livre approche. »

Des lueurs de torches et de lanternes erraient sous

[1] Bossuet, Sermon du Vendredi Saint.

les oliviers dans l'ombre de la nuit. A leur clarté, on distinguait des valets et des gardes du Temple munis de bâtons, et même des soldats romains armés de leur épée.

Résolument, Notre-Seigneur, qui savait tout, s'avança vers ses ennemis. Il se trouva face à face avec un homme qu'il connaissait bien et qui le reconnaissait bien : Judas, le traître, marchait en tête de la troupe.

Il avait dit à ses hommes, dont plusieurs sans doute, au moins parmi les soldats romains, ne connaissaient pas Jésus : « Celui que j'embrasserai, c'est lui, saisissez-le et emmenez-le sous bonne garde. »

Fidèle au signal convenu, il continua sa route vers Jésus, le salua, et, traître jusqu'au bout, jusque dans la manière, il lui donna ce qui est la marque de la plus tendre affection : il le trahit par un baiser.

Jésus ne laissa rien paraître du profond dégoût que provoquaient en lui ces lèvres du traître collées sur ses joues qui n'avaient connu jusque là que les baisers de lèvres pures, les baisers de la Vierge sa mère : « Mon ami, dans quelle intention es-tu venu ici ? » Mais pour lui montrer qu'il n'était pas dupe de ses fausses démonstrations d'amitié, il ajouta : « Judas, est-ce par un baiser que tu trahis le Fils de l'Homme ? »

Ce fut la dernière parole du Maître à celui qui avait été son disciple. Sans doute, un regard d'infinie miséricorde et de pardon qui s'offrait, l'accompagna, pénétrant jusqu'aux moëlles l'âme damnée de l'apostat. Elle n'en fut pas touchée. O mystère effrayant de l'insensibilité des cœurs endurcis à l'amour !

Notre-Seigneur se tourne maintenant vers l'escorte de serviteurs et de soldats : « Qui cherchez-vous ? » leur demande-t-il. Car jusque dans la souffrance il songe surtout aux siens et veut empêcher qu'on les arrête. « Jésus de Nazareth », hurle la troupe. — « C'est moi, » dit le Christ avec calme et dignité.

Ces mots tombent sur ses agresseurs comme un coup de foudre, les jetant à la renverse. Mais ce témoignage de sa toute-puissance suffit pour notre foi. Nous saurons désormais, comme il a été écrit de lui, qu'il n'a pas été livré, mais qu'il s'est livré volontairement. Maintenant le prince du mal peut déployer sa malice et accomplir son œuvre.

« Qui cherchez-vous ? » demande de nouveau Notre-Seigneur. — « Jésus de Nazareth », reprend la troupe. — « Je vous l'ai déjà dit, c'est moi. » Puis, toujours mû par le même sentiment de compassion pour les siens, il ajoute en désignant ses apôtres : « Laissez donc aller ceux-ci. » Et ses ennemis, remis sur pied, se jetèrent sur lui, le saisirent et l'emmenèrent, comme le leur avait prescrit Judas.

Les apôtres comprirent enfin. Ils demandèrent à leur Maître la permission de tirer l'épée. Pierre, dans son impétuosité habituelle, sans attendre la réponse, frappa un serviteur du grand-prêtre, un certain Malchus, et lui coupa l'oreille droite.

Mais Jésus ordonna de remettre les épées au fourreau. S'il avait voulu se défendre, ne lui eût-il pas suffi d'un simple regard tourné vers son Père, pour qu'aussitôt des légions d'anges lui fissent une véritable garde du corps ? Il ne l'a pas voulu, parce que l'heure était venue d'accomplir les prophéties qui annonçaient sa mort violente. Il aurait la force de boire le calice de souffrances que son Père lui présentait.

Le Christ se laissait faire, ses ennemis lui lièrent les mains ; les apôtres, pris de panique, se dispersèrent et s'enfuirent.

Considérons que la grande douleur de Notre-Seigneur, pendant cette première phase de sa Passion : son agonie, fut l'indifférence dans laquelle des hommes, beaucoup d'hommes vivraient par rapport à son sacrifice et à leur salut. Lui, notre Dieu, il allait donner sa vie pour nous procurer notre bonheur éternel. L'homme demeurerait insouciant de son éternité.

O mes frères, devant cet intérêt que Dieu porte à notre salut, renouvelons nous-mêmes la grande résolution qui commande toutes les autres, de mettre avant tout le salut de notre âme.

Et adorons la croix qui nous a valu ce bonheur éternel : *O crux, ave !...*

II. — *Le procès*

Les chefs juifs avaient résolu d'en finir avec l'affaire de Jésus de Nazareth avant les fêtes pascales. Il fallait faire vite. Caïphe, le grand-prêtre en exercice, décida que le tribunal suprême, qu'on appelait « Sanhédrin, » tiendrait une séance de nuit.

Pendant que les huissiers convoquaient les juges au Palais, Caïphe crut de bonne politique de faire comparaître Jésus devant son beau-père, nommé Anne. En fait, celui-ci n'avait plus en mains le pouvoir, mais ses richesses et son influence en faisaient une sorte de chef honoraire, dont il était sage de se ménager les bonnes grâces. Et puis peut-être l'astucieux vieillard arracherait-il à l'accusé un aveu compromettant...

Jésus n'avait pas à répondre à cet interrogatoire officieux. A l'ancien pontife courtisé qui le questionnait sur ses disciples et sur sa doctrine, il en appela à la publicité de son enseignement et demanda qu'on interrogeât ceux qui l'avaient entendu. La réponse déplut. Un des huissiers, pour faire du zèle, frappa l'accusé au visage.

C'était le premier soufflet. D'autres, combien d'autres ! et toutes les vilenies dont est capable la grossièreté de certaines âmes, allaient humilier, pendant cette nuit, la délicatesse humaine et la majesté divine de Jésus.

Calme et digne, la victime protesta contre ce jugement qui tournait à la violence : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; si j'ai bien répondu, pourquoi me frappes-tu ? » Le rouge dut monter au front du juge à une réponse aussi juste.

Le Sanhédrin était maintenant réuni sous la présidence de Caïphe. Dans les couloirs, la mort de Jésus était décidée. Encore fallait-il lui donner un semblant de légalité.

Il y avait chez les Juifs une chose sacrée entre toutes : le Temple. Autrefois le prophète Jérémie avait failli être lynché par la foule pour avoir osé annoncer sa ruine future. (Jer., XXXI, 6). Les ennemis de Jésus l'accusèrent d'avoir, lui aussi, nourri des sentiments, prononcé des paroles hostiles à l'égard du Temple. N'avait-il pas dit un jour : « Je puis détruire ce Temple fait de main d'homme et rebâtir en trois jours un autre Temple qui ne sera pas de main d'homme » ? Pourtant beaucoup avaient bien compris qu'il ne parlait pas du Temple de Jérusalem, mais de son corps, et qu'il annonçait sa résurrection.

Aussi les témoins qu'on avait recrutés ne s'ac-

cordaient point. Leurs dépositions n'avaient plus de valeur. L'audience menaçait de se prolonger sans aboutir à rien de décisif.

Caïphe, impatient, brusqua la clôture. Il s'adressa à l'accusé : « Je t'adjure, je te somme de nous dire, sous la foi du serment, si tu es le Christ, Fils du Dieu béni. »

Le procédé était habile : si l'accusé avouait, s'il se prétendait le Christ, Fils du Dieu béni, sa perte devenait irrémédiable et sa condamnation légale. Devant l'opinion juive, il serait le blasphémateur digne de mort pour s'être proclamé Dieu, fils du Dieu béni. Devant la justice romaine à qui il appartenait de se prononcer en dernier ressort, il serait le conspirateur digne de mort, pour s'être proclamé roi : le Christ, le Messie attendu, le Roi qui devait libérer le peuple juif.

Notre-Seigneur devait à la vérité d'affirmer sa mission : « Tu l'as dit, répondit-il à Caïphe, oui, je suis le Messie, Fils de Dieu. » Et afin que la sentence inique de ses juges, aveuglés par la passion, fût sans excuse devant l'histoire, il ajouta pour preuve de ce qu'il affirmait, pour preuve de sa mission et de sa divinité, ces paroles prophétiques : « Vous constaterez vous-mêmes que je suis le Christ, fils du Dieu béni, aux prodiges qui accompagneront et qui suivront ma Passion et surtout le jour que je viendrai juger le monde. »

Mais déjà Caïphe n'écoutait plus. Jésus venait de prononcer sa propre sentence. Il s'était dit Dieu et Roi. Le grand-prêtre, suivant le rite traditionnel, déchira légèrement la partie supérieure de son vêtement. Les juges, sans plus informé, conclurent à la peine de mort.

Comme la loi interdisait de prononcer en séance de nuit toute condamnation à mort, ils siégeraient encore le lendemain à la première heure. Mais ce serait une séance de pure forme. Virtuellement, ils avaient terminé le procès religieux de Jésus.

Entre ces deux audiences, l'audience chez Caïphe et l'audience chez Pilate, des scènes hideuses allaient remplir le reste de la nuit. En se retirant, les juges se tournèrent vers l'innocente victime, et lui crachèrent au visage. Je ne crois pas qu'il y ait une expression plus vive du dégoût et du dédain, que le crachat à la face d'un homme. Cela va encore plus loin que le soufflet. Il semble que l'on ramasse tout ce que l'on a au fond de soi-même de colère, de désapprobation, de souverain mépris, pour le jeter, avec sa salive, au visage de son ennemi [1].

Après une conduite si honteuse de la part des juges, rien ne retiendrait plus les bas instincts des sous-ordres. A qui mieux mieux, huissiers, gardiens, valets, les uns par amusement, les autres par entraînement, se divertirent aux dépens du condamné. Ils lui bandèrent les yeux, le souffletèrent au visage, le rouèrent de coups, et ils demandaient : « Devine qui t'a frappé ! » Et leur grossièreté brutale s'amusait à ce colin-maillard tragique, criminel et impie.

Peut-être du moins, pendant cette nuit de dérision, quelque consolation soulagera-t-elle le cœur du Maître ? Hélas, à la même heure, ceux qu'il avait aimés se cachaient et celui qu'il avait choisi pour continuer son œuvre le reniait d'un triple reniement, intimidé par les potins d'une portière qui l'avait reconnu, et par les plaisanteries des gardes sur son accent provincial de Galiléen : « Non, non ! je ne suis pas partisan de cet homme ; je vous jure que je ne le connais pas ; je ne sais même pas ce dont il est question ! » Voilà à quelles lâchetés le respect humain peut conduire les meilleurs.

Le matin apporta une diversion, avec le transfert de Jésus du palais de Caïphe au prétoire de Ponce-Pilate, procurateur de Rome pour la Judée.

Vous savez, m. f., ce que fut ce procès civil qui succéda au procès religieux : une suite de supplices, dont les tourments de la nuit n'avaient été qu'une sorte de répétition générale, et que la haine des Juifs et la lâcheté de Pilate conjuguées conduisirent jusqu'au plus infamant de tous : la condamnation à la mort de la croix.

Devant le Procurateur romain, les ennemis de Jésus accusèrent d'abord l'inculpé d'être un malfaiteur ; un malfaiteur, lui qui avait passé en faisant le bien ! Puis on mit en avant le grand grief qu'il s'était proclamé roi : un roi compétiteur de César, lui qui avait déclaré que son royaume n'était pas de ce monde ! Il avait même conspiré : lui qui se dérobait après ses miracles aux enthousiasmes des foules qui voulaient en faire leur roi !

Les sages réponses de Jésus réduisirent successivement à néant tous ces chefs d'accusation ; contraint par l'évidence, Pilate ne savait qu'avouer l'innocence de l'inculpé : « Je ne trouve en lui aucun crime. *Nullam invenio in eo causam.* — Jésus n'a rien fait qui mérite la mort. *Nihil dignum morte actum est ei.* — Prenez-le, crucifiez-le, vous autres, si vous le voulez, je ne puis m'associer à cette injustice. *Accipite eum vos et crucifigite : ego enim non invenio in eo causam.* »

Il essaya de plusieurs expédients pour apaiser la fureur des Juifs, sans aller aux extrêmes rigueurs. Ayant appris au cours de l'instruction que Jésus, arrêté sur son territoire, était Galiléen d'origine, il voulut s'en débarrasser sur Hérode Antipas qui gouvernait cette province de Galilée. Hérode le lui renvoya. La foule demandait, suivant la coutume pascale, la grâce d'un prisonnier. Il proposa la libération de Jésus. Mais la populace, ameutée par les meneurs, exigea l'amnistie du révolutionnaire Barabbas.

Peut-être le supplice horrible et infamant de la flagellation [1] assouvirait-il la haine qui s'acharnait contre cet innocent. Jésus fut roué de coups de fouets sur la place du prétoire. Les soldats en profitèrent pour un intermède burlesque. Afin de parodier la royauté dont il se disait investi, ils lui jetèrent sur les épaules le manteau de l'un d'eux, mirent dans ses mains un roseau en guise de sceptre, lui tressèrent sur la tête une couronne d'épines. Quand Pilate le présenta dans cet accoutrement en disant : « Voilà l'homme ! » il espérait peut-être provoquer dans la foule un mouvement de pitié. Il ne fit que déchaîner de nouvelles fureurs : « Crucifie-le ! crucifie-le ! Si tu délivres cet homme, tu n'es pas l'ami de César ! »

Le mot décisif contre Jésus venait d'être prononcé. Ponce-Pilate était un irrésolu, un faible, un servile, une âme de subalterne. L'idée qu'il pourrait être dénoncé par ses administrés et révoqué par ses chefs, l'emporta sur la clémence et sur la justice. Il condamna Jésus à la mort de la croix, tout en se lavant les mains pour protester de son innocence dans le supplice du condamné.

[1] Perroy, *La Montée du Calvaire.*

[1] Cf. Horace, Sat. I, III, 19.

Lave tes mains, Pilate, mais tu n'effaceras pas les taches de sang qu'y ont mises ton égoïsme et ta lâcheté. Jusqu'à la fin du monde, les peuples de la terre rediront : « Il a souffert sous Ponce-Pilate. *Passus sub Pontio-Pilato.* »

Mais jusque dans ton erreur, il y a une part de vérité. Jésus t'avait dit pendant l'audience : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'avait pas été donné d'en haut. » (Jo., XIX, 11). Tu n'as pas compris toute la profondeur de ces paroles. Il est écrit dans l'Epître aux Romains que Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré à la mort pour nous tous. (Rom., VIII, 32). La sentence de mort contre Jésus a été prononcée par Dieu même de toute éternité, et tu n'es que l'instrument aveugle des desseins de Dieu.

Oui, de toute éternité Dieu avait décidé que le Christ mourrait pour l'expiation du péché. Aussi ce n'est pas seulement Pilate, mais nous tous, qui avons trempé dans la condamnation du Juste, chacun dans la mesure de nos péchés. C'est une lourde responsabilité qui pèse sur nos consciences et qui demande réparation. Et la réparation que Dieu attend de nous, c'est que le péché n'entre plus désormais dans notre vie, puisqu'aussi bien il est le seul obstacle à notre salut éternel.

Demandons cette grâce par les mérites de la croix, qui ont effacé les péchés des coupables : *O crux, ave, spes unica... reisque dele crimina !*

III. — *Le supplice*

Les meneurs juifs qui ont conduit ce scandale d'iniquité que fut la condamnation de Jésus de Nazareth au supplice de la croix, peuvent se frotter les mains. On a fait vite. Tout sera terminé avant les fêtes de la Pâque. La veille, à la tombée de la nuit, arrestation au jardin de Gethsémani ; cette même nuit, sans instruction préalable, procès religieux chez Caïphe ; au matin, procès civil et sentence de mort au tribunal de Pilate.

Déjà, devant le prétoire, un cortège s'ébranle. Un piquet de quatre soldats que commande un centurion à cheval, forme le peloton d'exécution. Suivant la coutume, le condamné est chargé de sa croix. Devant lui, un homme de service s'avance, qui porte un écriteau blanc sur lequel sera écrit le motif de la condamnation : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » La journée sera belle pour la populace, avide de spectacles sanglants. C'est une vraie fournée de gibet dont on la régale aujourd'hui. Deux criminels ont été adjoints à Jésus, entre lesquels, surcroît de dérision, il sera crucifié. Aussi, au dire de S. Luc, une foule énorme escortait les condamnés. (Luc, XXIII, 27-32).

Vous avez médité souvent, m. f., en faisant le Chemin de la croix, les principales étapes douloureuses qui marquèrent le trajet du prétoire au Golgotha.

Ce sont d'abord les chutes répétées de Jésus sous le fardeau de sa croix. Brisé par son agonie physique et morale au Jardin des Oliviers, affaibli par une nuit d'insomnie, épuisé de tout le sang répandu dans la flagellation et le couronnement d'épines, Jésus chancelle et s'évanouit, si bien qu'il faut réquisitionner pour l'aider à porter sa croix un certain Simon de Cyrène qui se trouve de passage. Il fallait bien expier nos récidives de pécheurs. O faiblesse volontaire d'un Dieu, quelle force de relèvement tu as valu aux pauvres âmes tombées ! Elles ont compris la signification miséricordieusement humaine de tes prostrations : après chaque nouvelle défaillance, elles doivent se relever et se reprendre. Ces humiliations de la toute-puissance nous ont mérité des grâces infinies de force et de courage.

La rencontre de Jésus et de Marie : l'épisode sans doute le plus déchirant de la voie douloureuse. On dit, m. f., que les grandes douleurs sont muettes. Jamais je n'ai senti toute la profondeur de cette parole comme devant les souffrances de Marie, pendant la Passion. Dites-moi, quand vous faites le Chemin de la croix, quand vous vous agenouillez devant la station dont il est dit : Quatrième station : Jésus rencontre sa très sainte Mère, ou devant cette autre : Treizième station : Jésus est descendu de la croix et remis à sa Mère, dites-moi, vous surtout, mères de famille et nous tous qui avons été bercés par cette tendresse si bonne qu'est la douceur maternelle, n'éprouvez-vous pas que leur douleur à tous deux dépasse ce que nous pouvons sentir ? Dites-moi, ne vous trouvez-vous pas comme insensibles, tellement vous éprouvez au fond de votre cœur que vos pensées et votre compassion restent en deçà du drame mystérieux des angoisses de cette Mère de douleurs ? Ah ! devant la crèche de Noël mon âme jouit devant cette jeune mère à genoux qui adore l'enfant qu'elle vient de mettre au monde et à qui elle sourit ; un peu de son bonheur m'envahit de voir Jésus entre ses bras, ou la main dans sa main, ou le front baisé par ses lèvres si pures. Mais là, sur la route du Calvaire, la douleur de ces regards du Fils et de la Mère qui se croisent, quel abîme et quel mystère ! Car de part et d'autre il n'y a pas seulement une atroce souffrance, mais une indomptable volonté de souffrir pour la rédemption du monde.

La compassion des femmes de Jérusalem et la charité de Véronique. Le lugubre cortège qui s'achemine péniblement vers le Golgotha nous paraîtrait invraisemblable si dans l'escorte de haine ne se glissait un peu de compassion. Que la foule qui acclamait Jésus de ses *Hosanna !* le jour des Rameaux l'abreuve aujourd'hui d'injures et d'outrages, que les enfants dont il avait béni les fronts et caressé les joues lui lancent maintenant les cailloux du chemin, que les infirmes qu'il avait guéris, les muets auxquels il avait rendu la parole, les aveugles qui lui devaient la vue, que les boiteux qu'il avait remis sur pied se servent à cet instant de leurs membres rendus pour prêter la main à son supplice, tout cela ne nous étonne pas outre mesure. Nous savons jusqu'où peut descendre l'oubli, la méchanceté, l'ingratitude du peuple trompé et égaré par les meneurs. Mais qu'à tant d'infamies ne se mêlât pas un peu de commisération, voilà qui serait étrange !

Dieu a mis au cœur de la femme un sentiment de délicatesse, de sensibilité, de pitié que le péché n'a pas complètement balayé. Et la voici qui s'avance, cette femme éternelle, sous les traits de Véronique, pour essuyer la face de Jésus couverte de crachats, de sueur, de sang, et donner ainsi une sensation de rafraîchissement, de bien-être et de repos à la misérable victime. La voici qui s'avance, cette femme éternelle, sous les traits d'un groupe de mères et de jeunes filles de Jérusalem qui se frappent la poitrine en signe de deuil et se lamentent

sur le sort du malheureux condamné. Jésus est touché, certes. Mais à cette minute solennelle, sur le point d'accomplir le grand sacrifice dont les péchés de l'humanité ont été la cause, il veut faire comprendre à ces âmes tendres la nécessité de ne pas se contenter d'une pitié stérile, de s'apitoyer avant tout sur le péché et sur les pécheurs, le vrai mal et les vrais malheureux : « Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car si l'on inflige un tel supplice à l'innocent, qu'arrivera-t-il à la nation juive qui commet cet infâme déicide ? »

A travers ces péripéties, le cortège avait atteint, au nord-ouest de Jérusalem, en dehors des murs, mais près de la ville, la petite élévation de terrain nommée Golgotha, où devait avoir lieu l'exécution.

Avant le crucifiement, on offrait au supplicié une boisson étourdissante que de nobles dames de Jérusalem préparaient à leurs frais, afin de lui rendre moins intolérables les souffrances de la peine de la croix, qui était reconnue comme le plus cruel et le plus atroce supplice : *crudelissimum teterrimumque supplicium*. On présenta donc à Notre-Seigneur du vin mêlé de myrrhe. Mais ouvrant la voie à ces héroïques moribonds chrétiens qui refuseraient tout calmant afin de se purifier plus complètement par la souffrance expiatrice, Jésus se contenta d'y approcher ses lèvres.

Alors les bourreaux commencèrent leur besogne. Sans ménagement, sans précautions, brutalement ils dépouillèrent le condamné de son manteau et de sa tunique. Sans doute, par endroits, aux emplacements des blessures tuméfiées de la flagellation, celle-ci devait adhérer au corps, et avec la tunique on dut arracher des lambeaux de chair. Mais, plus cuisante que ces douleurs physiques, s'ajoutait pour le Christ la dure humiliation de se voir exposé en cet état, aux yeux de la foule. *Operuit confusio faciem meam.* Le rouge de la honte a couvert mon visage. (Ps. LXVIII, 8).

Pauvre visage et pauvre corps qui n'étaient plus qu'une plaie après les supplices de la flagellation et du couronnement d'épines ! Du moins, les mains et les pieds demeuraient presque intacts. Ils n'avaient été que meurtris par les nœuds des menottes et les pierres du chemin. A leur tour de subir le martyre.

Les bourreaux clouent leur victime à la croix. Les mains d'abord, puis chaque pied. Maintenant les prophéties sont entièrement accomplies : les os écartés se peuvent compter un à un : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.* (Ps. XXI, 18). — Nous l'avons vu pareil à un lépreux ; de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus rien de sain en lui. *A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas.* (Is., III, 4).

Il est midi. La croix de Jésus se dresse entre celles des deux brigands. A ses pieds, les soldats se sont jetés sur ses vêtements pour se les partager, puisque la loi romaine leur accorde ces dépouilles comme pourboire de leur corvée. Sans doute, maintenant va-t-on laisser la victime agoniser et mourir de sa belle mort dans les affres de son tourment.

Non, m. f. : Notre-Seigneur doit boire son calice jusqu'à la lie. Pendant trois longues heures, jusqu'à ce que le crucifié laisse retomber sa tête avec son dernier soupir, soldats, peuple, passants attirés par la curiosité vont s'acharner contre leur douce victime. Oui, leur douce victime ! Car écoutez comment elle répond à cette conspiration de tourments, d'insultes et de moqueries contre son innocence. Pour ses bourreaux il tourne ses regards vers son Père et lui crie : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Au criminel crucifié à sa droite, ému et converti par tant de douceur, de sainteté et d'héroïsme, il donne cette assurance de la rémission de ses fautes : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Et, témoignage authentique, sublime et suprême de son pardon aux hommes qui viennent de le crucifier, il leur donne sa propre mère comme mère, comme recours tout-puissant auprès de sa justice, comme dispensatrice toujours exaucée de sa miséricorde.

Vers trois heures, après cette lutte entre la haine et l'amour, un grand cri, extraordinaire chez un mourant, se fait entendre : « Tout est consommé. Père, je remets mon âme entre vos mains. » Le Fils de Dieu était mort pour nous et pour notre salut : *Propter nos et propter nostram salutem.* Le voile du Temple se déchira, la terre trembla dans ses profondeurs, le ciel se couvrit de ténèbres. Et à ces signes d'en-haut, beaucoup se frappaient la poitrine en disant : « Assurément cet homme était le Fils de Dieu ! »

* *

Et vous aussi, chrétiens qui venez d'entendre le récit de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur, ne quittez pas le pied de la croix sans émotion et sans repentir.

Vous appartenez à une génération qui sait ce que cela signifie que de se sacrifier et de mourir pour une cause, vous tous qui avez laissé là-bas un membre, votre santé, ou du moins les plus belles années de votre vie ; vous, père, mère, épouse qui avez laissé la chair de votre chair, les os de vos os, ou celui qui était un autre vous-même. Et vous ne comprendriez pas, vous ne seriez pas remués, vous ne sentiriez pas un frisson d'admiration, d'émotion, d'amour ?

Ce mort, lui aussi, a des droits sur nous, droit au moins à un peu d'amour, droit que nous ne laissions pas péricliter la cause pour laquelle il est mort, droit que nous continuions cette œuvre, notre salut, par l'accomplissement des grands devoirs qu'il exige en ce temps pascal : le grand devoir de notre réconciliation avec Dieu par le sacrement de pénitence et le grand devoir de notre amour et de notre fidélité renouvelés par une sainte communion pascale. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE PAQUES

I

LE FAIT DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR ET SA PORTÉE APOLOGÉTIQUE

> *Fidem præstans omnibus, suscitans eum a mortuis.*
> Dieu a fait éclater pour tous la certitude de notre foi en ressuscitant Notre-Seigneur d'entre les morts.
> (Act., XVII, 31).

Mes frères,

Du temps de l'empereur Louis le Pieux, Amalaire intitulait le chapitre d'un de ses livres liturgiques [1]

[1] *Sur l'ordre de l'Antiphonaire.*

sur la fête de Pâques : « Du *glorieux* office qui a lieu vers l'heure des Vêpres pendant la semaine pascale dans l'Eglise romaine. »

Le *glorieux* office pascal !

En effet, pas de solennité de l'année où l'Eglise triomphe et manifeste sa joie comme au jour de Pâques. Ecoutez, dans ses offices, ces *Alleluia* répétés qu'elle égrène comme un gai carillon de fête ! Ecoutez la voix aérienne de ses cloches, depuis trois jours silencieuses, qui lance aux quatre vents le chant de son allégresse ! Ecoutez ses invitations à nous unir à sa joie : « Exultons et réjouissons-nous en ce jour que le Seigneur a fait ! *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea !* »

Oui, m. f., sur l'invitation de l'Eglise, exultons et réjouissons-nous en ce jour anniversaire de la résurrection de N.-S. Jésus-Christ, car cette résurrection nous apporte la certitude inébranlable de notre foi et de nos espérances. Notre-Seigneur est vraiment ressuscité d'entre les morts, *suscitans eum a mortuis ;* et cette résurrection établit la certitude de notre foi, *fidem præstans omnibus*. Je n'en doute pas : un témoignage aussi éclatant assoira encore plus solidement vos convictions religieuses et vous affermira dans la résolution de mieux vivre encore votre vie chrétienne, résolution qui doit être le fruit du Carême et des fêtes pascales.

I. — *Vérité de la résurrection de Notre-Seigneur*

Le Christ s'est ressuscité : voilà un fait certain, irrécusable, prouvé jusqu'à l'évidence.

Le soir même du crucifiement, Joseph d'Arimathie et Nicodème, deux hommes en place à Jérusalem et disciples de Notre-Seigneur, mais en secret, par crainte des Juifs, avaient procédé à l'ensevelissement du mort. Joseph d'Arimathie offrit son caveau, dans un de ses jardins, situé à une trentaine de mètres seulement du Golgotha.

Il faut remarquer, pour l'intelligence du récit, que chez les Juifs les cimetières communs ne servaient guère qu'aux pauvres et aux étrangers. Comme aujourd'hui encore, dans quelques-unes de nos contrées, les grandes familles avaient leur tombeau dans leur propriété. Ces tombeaux n'étaient pas, ainsi que nos tombes modernes, des fosses creusées en profondeur du sol, mais des excavations pratiquées dans les parois latérales de grottes et que l'on fermait en roulant à l'entrée une grande pierre semblable à une meule.

Nicodème, de son côté, apporta les parfums et les linges pour l'embaumement du corps : les bandelettes dont on entourait chacun des membres, le suaire destiné à voiler la tête, et le linceul qui enveloppait le corps tout entier. Les deux disciples se contentèrent d'un embaumement sommaire, car on n'avait que très peu de temps. C'était le vendredi et la loi juive interdisait rigoureusement tout travail du vendredi soir au samedi soir, même autour des morts.

Après ce repos obligatoire du sabbat, dès l'aube du dimanche, les saintes femmes qui avaient montré au pied de la croix tant de noblesse, de compassion et de force, se dirigèrent vers le jardin de Joseph d'Arimathie, afin de compléter l'embaumement provisoire de Jésus. Chemin faisant, elles se disaient : « Nous ne sommes pas assez fortes, qui nous roulera la pierre qui ferme le sépulcre ? »

Quand elles arrivèrent près du tombeau, quelle ne fut pas leur stupéfaction de voir que cette pierre d'entrée avait été roulée et que la grotte était ouverte ! Elles crurent à un enlèvement du corps de leur Maître. Madeleine, entraînée par sa vivacité d'impressions, courut immédiatement prévenir les disciples. Les autres femmes pénétrèrent dans le sépulcre. Elles trouvèrent le tombeau vide. Elles ne savaient que penser de tout cela.

Soudain deux anges apparurent, revêtus de forme humaine, les habits resplendissants. Les femmes prirent peur. — « Ne craignez pas, vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il n'est point ici ; il est ressuscité comme il l'avait dit. Pour vous convaincre, venez et voyez l'endroit où le Seigneur avait été placé. »

Sur ces entrefaites, Pierre et Jean, prévenus par Madeleine, accouraient au sépulcre. Pierre entra le premier ; Jean le suivit de près. Ils virent les bandelettes à terre et le suaire de la tête plié dans un lieu à part. Selon sa prédiction, le Maître était donc ressuscité d'entre les morts.

Mais avant les saintes femmes, avant Pierre et Jean, d'autres avaient fait les mêmes constatations : c'étaient les soldats préposés à la garde du tombeau.

Car les ennemis de Jésus avaient poursuivi de leur haine leur innocente victime jusqu'au delà même de la mort. Le jour de la mise en terre, ils avaient présenté cette requête au gouverneur Ponce-Pilate : « Nous nous souvenons que ce séducteur a dit de son vivant : « Je ressusciterai trois jours après ma mort ; » il s'y est engagé publiquement ; il a voulu que l'on reconnût à ce signe qu'il était vraiment l'envoyé et le Fils de Dieu. Si son corps venait maintenant à disparaître, il n'en faudrait pas plus pour accréditer dans le peuple une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc de la plus haute importance d'y pourvoir, et nous nous adressons à vous pour le faire avec plus d'autorité. » Pilate, fatigué de l'importunité de ces Juifs, avait répondu assez sèchement : « Vous avez une garde à votre disposition, qui assure le service d'ordre du Temple et de ses abords ; disposez-en comme il vous plaira, je vous donne pleins pouvoirs. » Aussitôt un piquet de soldats fut préposé à la garde du tombeau. Par surcroît de précautions, on apposa les scellés sur la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Rien ne fut négligé pour prévenir tout enlèvement.

Oui, dans la pensée des hommes. Mais dans les desseins de Dieu qui dirige les événements, tant de précautions devaient servir à mieux certifier la réalité de la résurrection.

Déjoués dans leur plan, puisque le rapport des soldats signalait que Jésus de Nazareth était ressuscité, les Sanhédrites tinrent conseil et résolurent une nouvelle infamie. Ils achetèrent le silence des gardes et leur demandèrent de répandre dans la ville le bruit que les disciples avaient dérobé le corps de Jésus pendant leur sommeil. On la pratiquait avant de la formuler, la tactique préconisée par Voltaire : Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose.

O infirmité des calculs humains, tu te trahis toi-même ! Des Apôtres ont dérobé le corps de Jésus pendant le sommeil des gardes ? A qui fera-t-on croire que des disciples qui avaient fui lâchement à l'arrestation de Jésus à Gethsémani et dont le chef, Pierre, avait tremblé de tous ses membres devant les

potins d'une concierge, jusqu'à renier son Maître d'un triple reniement, aient osé, soudain, au danger de leur vie, tromper la vigilance des soldats et briser les scellés publics ?

Quand même leur faiblesse et leur timidité eussent tenté ce coup hardi, comment admettre qu'ils aient pu approcher du sépulcre, rouler la lourde pierre d'entrée, emporter le corps, sans éveiller aucun des soldats ? Et si ces invraisemblances accumulées s'étaient pourtant vérifiées, je vous le demande, puisque la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé et qui l'avait enlevé ?

D'ailleurs, sanhédrites et soldats qui propagez officieusement et effrontément dans l'opinion publique la rumeur infâme de l'enlèvement, vous ne tromperez pas l'histoire. Car voici le Ressuscité en personne, avec les cicatrices des blessures que vous lui avez faites, qui se montre aux siens et à la foule. Il se montre à Marie-Madeleine dans le jardin de Joseph d'Arimathie. Il se montre aux saintes femmes qui reviennent du sépulcre. Il se montre à Pierre, le chef des Apôtres, à Jacques, son cousin, aux deux disciples d'Emmaüs, à différents groupes d'Apôtres, à tous les Apôtres à plusieurs reprises. Il se montre non pas seulement aux femmes que vous accuseriez d'être, comme beaucoup de femmes, le jouet de leur imagination, non pas seulement aux Apôtres que vous accuseriez de nous tromper pour l'intérêt de leur cause, il se montre encore à la foule, à une foule de plus de cinq cents personnes, dont vous ne pourrez récuser le témoignage.

Je le sais, ceux qui ont hérité aujourd'hui de votre haine contre le Christ et son Eglise, diront avec Renan que tous ces témoins furent des hallucinés, qu'ils crurent voir le Ressuscité, que leur foi, leur espérance et leur amour projetèrent devant eux la vision de leur rêve.

Ah ! vraiment ? Ils avaient une foi si puissante en la résurrection de leur Maître, ces hommes... et ces femmes qui s'en allaient embaumer le corps de leur Maître, comme si on embaumait un mort dont on espère la résurrection d'un moment à l'autre ! Il avait une foi si puissante en la résurrection de son Maître, Pierre... le chef de ce petit troupeau apeuré, qui traitait de rêveries les premiers rapports des saintes femmes ! Il avait une foi si puissante en la résurrection de son Maître, l'apôtre Thomas... qui se refuse à croire avant d'avoir vérifié de ses mains les marques des clous et d'avoir mis ses doigts sur la cicatrice du côté !

Convenez-en : ni les mensonges, ni les calomnies, ni les explications de toute sorte issues de votre haine n'entameront jamais la vérité inattaquable de la résurrection de Notre-Seigneur : *Surrexit Dominus vere*, le Seigneur est véritablement ressuscité.

II. — *La portée apologétique de la résurrection*

Et maintenant j'ajoute : Parce que Notre-Seigneur est véritablement ressuscité comme il l'avait dit, voilà la démonstration péremptoire de sa mission divine, voilà le fondement inébranlable de ma croyance, voilà la raison de ma fierté et de la sécurité de ma foi.

Dans une de ses paraboles, Notre-Seigneur avait dit un jour : « Tel fruit, tel arbre. On reconnaît un arbre à ses fruits. Un bon arbre produit de bons fruits, un mauvais de mauvais fruits. Cueille-t-on des figues sur les ronces ou sur les cactus, et du raisin sur des buissons d'épines ? » (Luc, VI, 43. — Math., VII, 15-19). Au prodige de la résurrection nous pouvons reconnaître la mission et la divinité de Notre-Seigneur.

C'est qu'en effet cette résurrection constitue un double miracle de première valeur. Et le miracle, c'est le sceau du divin imprimé sur une œuvre. Dès là que Dieu l'accorde à quelqu'un comme preuve de ce qu'il avance, nous pouvons ajouter foi à cet homme : Dieu ne saurait coopérer aux mensonges d'un imposteur.

A ce compte-là, me direz-vous, non seulement la résurrection de Notre-Seigneur, mais toute sa vie rend témoignage à sa mission : il a semé les miracles sur ses pas ; il a délivré les possédés, guéri les aveugles de naissance, ressuscité les morts, ce qui est bien le plus grand des miracles.

— J'en conviens, Notre-Seigneur n'avait pas ménagé, durant sa vie terrestre, les preuves de sa mission. Il avait le droit de parler aux Juifs comme il le faisait : « Si vous ne croyez pas en moi, croyez au moins aux miracles que j'opère. »

Mais d'autres que Jésus, avant lui et après lui, ont opéré ces merveilles, même la merveille de la résurrection des morts. Par le souffle de sa bouche le prophète Elisée avait ranimé le cadavre du fils de la Sunamite ; S. Paul ressusciterait l'enfant qui, gagné par le sommeil, s'était laissé choir du rebord de la fenêtre où il était imprudemment assis pour l'écouter ; sainte Thérèse rendrait la vie à son neveu en berçant dans ses bras le cadavre du bébé.

Pour Celui qui se proclamait non pas seulement l'envoyé de Dieu, mais son propre Fils, égal à son Père en majesté et en puissance, Dieu lui-même, il fallait un miracle à part, un miracle hors pair, le plus merveilleux des miracles, qui attestât, avec sa mission officielle, sa divinité même. Ce fut sa propre résurrection.

En effet, si le plus grand de tous les miracles est la résurrection d'un mort, entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse ? N'est-ce pas, comme dit S. Augustin, de se rendre la vie à soi-même, de se ressusciter par ses propres moyens ? Il n'appartenait qu'à un Dieu de dire, comme Notre-Seigneur : « *Potestatem habeo ponendi animam meam et iterum sumendi eam.* J'ai le pouvoir de quitter la vie et j'ai le pouvoir de la reprendre ; l'un m'est aussi facile que l'autre, et comme je ne la quitterai que quand je voudrai, aussi la reprendrai-je quand il me plaira. » Il n'y a qu'un Dieu qui puisse s'exprimer ainsi.

O Seigneur, voilà bien le signe infaillible de votre divinité ! Vos ennemis vous avaient mis au rang des autres morts. Votre corps n'était plus qu'une loque lors de votre mise au tombeau. Ils vous avaient mis au rang des autres morts : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum.* Ils n'avaient pas voulu reconnaître que vous aviez non pas subi, mais accepté librement le trépas, que vous restiez libre entre les morts : *Inter mortuos liber.* Mais aujourd'hui, tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité, tous ceux qui obéissent à autre chose qu'à la passion, vous saluent et vous adorent pour le Fils de Dieu véritable, parce que par votre seule puissance, sans qu'un prophète priât sur vous, sans qu'un thaumaturge vous commandât de vous lever,

vous êtes sorti glorieux du tombeau : *Sicut homo sine adjutorio.*

Il y a plus, m. f., la résurrection de Notre-Seigneur est doublement miraculeuse. Non seulement elle atteste la toute-puissance divine chez ce mort qui se libère lui-même de son linceul et de ses bandelettes ; mais encore elle réalise le signe que Notre-Seigneur avait donné, annoncé et prophétisé au cours de sa vie, comme la preuve officielle de sa divinité.

Souvent, pendant ses trois années de prédication en Judée et en Galilée, les adversaires de Jésus lui avaient dit : « Tu te proclames le Messie annoncé par les prophètes ; tu te prétends le Fils de Dieu, tu t'arroges son pouvoir et son autorité ; donne-nous donc un signe manifeste de ce que tu avances et nous croirons en toi. »

Notre-Seigneur avait toujours répondu : Le témoignage de ma divinité ce sera ma résurrection d'entre les morts. « Cette nation méchante et infidèle veut être assurée par un miracle de ce que je suis, elle demande un signe. Il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui dont le prophète Jonas fut la figure anticipée. De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le corps d'un poisson et en sortit vivant miraculeusement, ainsi le Fils de l'Homme demeurera dans le sein de la terre et se ressuscitera le troisième jour. » (Math., XII, 39).

Il avait dit encore : « Quand vous aurez anéanti par une mort violente et atroce ce temple véritable qu'est mon corps, je le rétablirai trois jours après, dans le même état et même dans un état plus parfait. » (Jo., II, 19).

Et tous, même les ennemis de Jésus, avaient parfaitement compris le sens de ces paroles. Ne lui disaient-ils pas, en se moquant de lui au pied de la croix : « Allons, toi qui peux te ressusciter, fais voir un peu si tu es seulement capable de te détacher de la croix ! » Après la mise au tombeau, n'avaient-ils pas demandé à Pilate un piquet de soldats pour monter la garde près du sépulcre, parce que cet imposteur avait annoncé de son vivant qu'il ressusciterait ?

Ainsi, sur les paroles mêmes de Jésus, la foi en sa divinité dépendait de sa résurrection, et avec la foi en sa divinité, la croyance à son Evangile, aux vérités religieuses qu'il avait enseignées, aux commandements qu'il avait prescrits, aux espérances d'éternité qu'il avait données. Si bien que l'Apôtre S. Paul a pu écrire : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et aussi notre foi. *Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra.* » Mais il est ressuscité vivant, vainqueur de la mort et glorieux, et voilà l'appui inébranlable de notre croyance et de nos espérances éternelles.

* *

Ainsi, m. f., comme S. Paul nous pouvons dire : « *Scio cui credidi ;* nous savons à qui nous avons confié notre vie. »

Vers la fin de la Révolution, quelques Français émirent la prétention de fonder une religion nouvelle : ils s'appelèrent eux-mêmes *Théophilanthropes,* de trois mots grecs qui signifient : « amis de Dieu et des hommes. » Mais le peuple qui ne savait pas le grec et constatait le peu de sainteté de ces fondateurs de religion, s'amusait d'eux au lieu de les suivre et les appelait « tas de filous en troupe. » Le chef de la secte, La Révellière-Lépeaux, s'en alla conter ses ennuis à Barras : « Comment se fait-il, lui demanda-t-il, que là où Jésus a parfaitement réussi, je ne puis pas réussir ? — Mon ami, lui répondit Barras, si vous voulez avoir le même succès que Jésus, c'est bien simple : faites-vous tuer vendredi... et tâchez de ressusciter dimanche matin !... »

Il y avait dans cette ironie toute l'apologétique de notre foi : seul un Dieu peut se ressusciter lui-même, et c'est ce qu'a fait le Christ.

Ceux qui n'estiment que les richesses et les grandeurs de la terre peuvent sourire de nous voir mettre au-dessus d'elles les biens invisibles d'une autre vie ; ceux pour qui toute la morale consiste dans une honnêteté de surface peuvent plastronner dans leur indifférence devant notre application à observer toutes les lois de Dieu et de l'Eglise ; ceux qui se font des gorges chaudes des chrétiens qui se confessent et communient peuvent les regarder avec un petit air de supériorité, comme des simples et des ignorants, encore assujettis à des pratiques bonnes pour les enfants et pour les femmes : nous méprisons leur dédain, nous ne rougissons pas de l'Evangile, nous sommes fiers de notre foi.

Car cette croyance à une autre vie qui en définitive est la seule qui doive compter pour l'homme, cette croyance à la nécessité de l'accomplissement des commandements pour notre salut, cette croyance au pouvoir de la confession pour effacer les péchés et au pouvoir de la communion pour nourrir et fortifier notre âme, tout cet Evangile, nous le tenons de quelqu'un qui nous a prouvé infailliblement, en se ressuscitant d'entre les morts, comme il l'avait prédit, qu'il était le Fils de Dieu et son Missionnaire authentique pour nous enseigner la vérité.

En avant donc pour une pratique plus généreuse encore de notre vie chrétienne, de ses renoncements comme de ses joies, de ses joies par ses renoncements !

Pour nous aussi la résurrection est au bout, la résurrection glorieuse à l'image de la glorieuse résurrection du Christ, notre Maître. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XX

Pâques

LA COMMUNION PASCALE

Mes frères,

Parce que les fils d'Abraham l'avaient outragé, Dieu les avait châtiés en les soumettant à la rude domination des Pharaons d'Egypte. Mais parce qu'ils étaient les enfants de la promesse, parce qu'ils représentaient la race élue, il avait résolu de les délivrer. En son nom, Moïse ordonna aux Hébreux de préparer la Pâque, c'est-à-dire le repas mystique dans lequel les mets essentiels étaient le pain azyme et l'agneau sans tache dont l'immolation symbolisait la libération prochaine de la servitude et surtout un autre affranchissement, plus général et plus lointain : celui du péché. Ce fut seulement lorsque ce rite fut accompli que le peuple d'Israël put se mettre en route, sous la sauvegarde de l'Eternel, pour aller s'établir dans la Terre sainte qui lui était destinée.

I

Telle est l'origine de la Pâque antique, qui fut rigoureusement et solennellement observée dans toute la Palestine jusqu'à la prise de Jérusalem, et dont les Juifs de notre époque gardent encore la tradition avec un soin jaloux. Cette fête, sans doute, était touchante par elle-même, car elle rappelait à la nation privilégiée de grands souvenirs et lui confirmait pour l'avenir maintes promesses. Mais elle était importante, surtout, parce qu'elle préfigurait une autre Pâque, encore bien plus sainte, encore plus divine : celle de N.-S. Jésus-Christ.

Le rite ancien prévoyait, en effet, l'oblation d'un agneau sans tache, qui devait être tué afin que sa chair devînt la nourriture de la foule et gardât aux hommes la vie, la santé, la vigueur. Ce que cela signifiait, vous n'avez aucune difficulté à le comprendre. Comme les Juifs, l'humanité tout entière a péché et, par ses fautes accumulées, a encouru la colère de Dieu. Mais, comme les Juifs, l'humanité tout entière est aimée par son Créateur qui veut se constituer son Père. Et pour amener la réconciliation, pour racheter les crimes et ressusciter l'espoir du ciel, voilà que le Verbe divin s'offre lui-même, comme un agneau, en sacrifice. C'est lui qui subira à notre place les répressions sanglantes et redoutables. Et c'est encore lui qui, même après son retour au ciel, continuera à nous nourrir, à nous fortifier, à nous immortaliser par la réception de sa sublime Eucharistie.

Le Christ s'offre à chacun de nous pour devenir l'aliment — quotidien si nous le voulons — de nos âmes. Il avait dit lui-même : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. » Il trouve cependant le moyen de dépasser cette borne suprême, car, dans la sainte communion, ce n'est pas seulement son corps vivant, son âme immortelle qu'il nous présente : c'est aussi sa divinité, c'est-à-dire l'infini.

Mais pour oser prendre une nourriture pareille, faut-il au moins une âme pure. Quand Dieu se livre ainsi entièrement à nous, il a bien le droit, tout au moins, d'exiger que nous fassions ce qui nous est possible pour nous rendre moins indignes de lui. De même que, sous l'Ancienne Loi, la manducation de l'agneau devait être accompagnée de celle du pain sans levain, qui signifiait la pureté, ainsi, dans le Nouveau Testament, il est prescrit de se sanctifier avant de s'agenouiller à la Table sainte. Chose logique, du reste, et normale. Quiconque s'obstine à rester dans le péché, s'entête par le fait même à demeurer l'ennemi de Dieu. Comment pourrait-il, simultanément, prétendre à recevoir ses bienfaits et chercher à vivre avec lui dans l'intimité que suppose la communion ? Mais l'absolution est si facile, mais le pardon est proposé avec des clauses si douces et si simples, que personne ne serait excusable de ne pas se soumettre aux conditions divines et de s'exiler criminellement ainsi lui-même de la grande famille des chrétiens.

II

Car tout chrétien digne de ce nom et conscient des obligations que ce titre comporte, est tenu de s'approcher du sacrement de l'Eucharistie. C'est en effet pour lui une question de vie ou de mort surnaturelle. Il faut toujours en revenir à cette règle fondamentale, que nous avons déjà plus d'une fois signalée : tant que nous sommes livrés à nous-mêmes et à nos seules forces, nous ne pouvons absolument rien pour notre salut.

La sanctification de notre âme n'est pas une œuvre qui puisse s'effectuer par des méthodes naturelles. Elle dépasse l'humanité, puisque, précisément, elle consiste à nous prendre dans notre état misérable et pécheur pour nous transporter sur un plan plus sublime où Dieu nous attend afin de nous rendre heureux. Ce plan surnaturel nous est, en principe, inaccessible, mais nous pouvons néanmoins y être appelés par la miséricorde de Dieu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et de nos horizons terrestres.

Puisque le secours du Seigneur nous est ainsi indispensable, il importe donc de rechercher les meilleurs moyens de l'obtenir. Et le premier, le plus grand d'entre eux, n'est-il pas de se rapprocher de Dieu au point — si j'ose dire — de s'incorporer à lui ? La communion, en effet, comme son nom même l'indique, nous unit à Notre-Seigneur d'une façon tellement intime qu'elle peut être exprimée ainsi, suivant la formule célèbre : « Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Tant que Jésus vivra en nous, tant que nous saurons conserver son existence et sa grâce au fond de notre cœur, les tentations seront sans force ; nous aurons, pour les repousser, l'assistance du Tout-Puissant. Notre bonne volonté, habituellement si chancelante, sera encouragée, appuyée par les inspirations divines. Nous serons plus forts pour vaincre le mal, plus ardents à pratiquer le bien. Notre énergie pieuse sera multipliée — et dans quelles vastes proportions, Dieu seul le sait — par l'aide céleste qui nous entraînera vers la lumière, vers l'idéal. Voilà l'effet de la communion, effet d'un prix inestimable, et que nous pouvons obtenir aussi souvent que nous le voulons, puisqu'il nous est permis de recevoir Jésus chaque jour.

L'Eucharistie a encore un avantage : celui de nous mettre à même de mieux remplir les devoirs qui nous incombent à l'égard de Dieu. Comme notre créateur, Dieu a droit à notre adoration ; comme notre maître, il peut exiger de nous la soumission ; comme notre bienfaiteur, il attend notre affectueuse gratitude ; comme notre fin dernière, il est le but après lequel nous devons sans cesse aspirer. Sans doute, la prière et les bonnes œuvres nous permettent de lui manifester ces sentiments ; mais combien plus la réception de l'Eucharistie ne nous facilite-t-elle pas l'expression de notre respect, de notre docilité, de notre amour ! Lorsque nous tenons Jésus en nous-mêmes, dans l'intime de notre cœur, nous sommes infiniment plus à l'aise pour lui dire que nous croyons en lui, que nous espérons en sa grâce, que nous désirons, malgré notre indignité, n'être jamais séparés de lui. Puisqu'il a daigné descendre en nous par pure bonté pour nous, une telle marque de bienveillance nous engage à lui confier nos nécessités et nos incertitudes, nos peines et nos aspirations. Nous pouvons lui parler comme à un ami — à un ami qui est en même temps un Dieu ; nous sommes engagés à lui demander tout ce qui nous est nécessaire ; nous pouvons nous offrir à lui, pour notre plus grand bien, comme lui-même s'est donné à nous.

III

Dans l'intérêt de notre âme, comme pour la plus grande gloire de Dieu, il importe donc de communier, et de communier fréquemment. Il semblerait

que cette perspective doive nous transporter d'allégresse. Hélas ! les hommes sont si aveugles qu'ils négligent leur bien suprême et que l'Eglise s'est vue contrainte, afin de les pousser au bonheur en dépit d'eux-mêmes, de les obliger, sous peine de faute grave, à communier au moins une fois l'an, pendant la période pascale. Le plus grand nombre d'entre vous, m. f., accomplit aujourd'hui même ce devoir, dans l'allégresse de la fête triomphale, parmi les joyeux *Alleluia*. D'autres s'acquitteront de cette douce et honorable charge au cours des semaines qui vont suivre, à moins que leur prévoyance ne les ait déjà incités à se mettre en règle avec le bon Dieu dès le début du temps pascal. Mais si, par malheur, il était un seul de nos paroissiens, de nos amis, de nos frères, qui hésite à faire le geste sanctifiant, oh ! permettez-moi de le supplier, dans l'intérêt même de son âme, au nom du bon Dieu qui m'envoie vers lui, de se décider sans retard et de se rendre généreusement à l'amour du céleste Pasteur !

Rien ne peut arrêter personne, quand il s'agit de s'unir à Dieu. Qu'objecterait-on, en effet ? Que l'on n'est pas en état de grâce ? Mais est-ce que le sacrement de pénitence n'a pas été institué pour les heureuses réconciliations ? Est-ce que les ministres du Seigneur ne sont pas toujours prêts, dans toute l'étendue de leur juridiction, à régulariser les situations délicates ? Celui qui vous attend au confessionnal est avant tout un père qui vous chérit, qui vous ouvre les bras, qui veut vous aider à vous relever : allez vous confier à lui, comme vous vous confieriez au bon Dieu dont il tient la place.

Vous me répondrez peut-être que vous avez perdu, depuis dix, ou vingt, ou cinquante ans, l'habitude de cette pratique religieuse. Je vous répliquerai : « Raison de plus pour vous y remettre. » Nul ne sait ce que réserve l'avenir ; et c'est pour cela que personne ne doit remettre à plus tard ce qu'il est tenu de faire dès à présent. Vous êtes ici aujourd'hui ; fussiez-vous le plus jeune et le plus vigoureux, qui vous garantit que vous vous retrouverez encore parmi nous au moment des Pâques de l'an prochain ? Que d'accidents impossibles à prévoir risquent de vous jeter soudain devant le tribunal du redoutable Juge ! Il faut sans cesse se tenir prêt, car la mort frappe à chaque instant.

Auriez-vous, par hasard, cette timidité inexplicable que l'on appelle respect humain ? D'abord l'exemple de tous les communiants d'aujourd'hui vous soutient et vous stimule. Et puis, quelle erreur d'avoir honte de ce qui fait notre plus haute gloire! L'opinion des hommes ne compte pour rien, dans cette affaire qui vous concerne seul et qui est, pour votre âme, d'une importance capitale. Ne sacrifiez pas votre éternité par la crainte vaine du qu'en dira-t-on.

Ne laissez point passer l'heure de la grâce. Depuis longtemps déjà, le Seigneur vous guette et vous sollicite. Si vous ne répondiez pas à ses avances, qui sait s'il ne finirait pas par se lasser ? Du jour où il se détournerait de vous, vous seriez irrévocablement perdus. Mais écartons ces sombres perspectives. Accourons tous au banquet de l'Agneau qui donne la force et la vie. Que dans cette paroisse chrétienne chaque fidèle fasse ses Pâques, afin que nulle ombre ne ternisse la joie commune, afin que, parmi nous, il n'y ait plus qu'un seul et unanime troupeau, sous la houlette du divin Pasteur. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

VI

LA FOI ET LA RÉVÉLATION

Mes frères,

La foi est une vertu surnaturelle, c'est-à-dire une disposition habituelle placée en nous au baptême, par un don tout gratuit de Dieu, qui nous permet d'apporter librement notre adhésion à certaines vérités d'ordre surnaturel, en nous appuyant sur l'autorité indiscutable de Dieu. Chaque fois qu'une de ces vérités nous est proposée, cette disposition doit entrer en exercice et produire un acte de foi. Les questions qui nous occuperont aujourd'hui vont se grouper autour de cette idée : puisque Dieu demande à ses créatures intelligentes des actes de foi, il a dû désigner avec clarté l'objet sur lequel porteront ces actes de foi. De fait, cet objet nous est présenté tantôt par un moyen ordinaire et naturel, la *raison*, tantôt par un moyen extraordinaire et surnaturel, la *Révélation*. Enfin, pour éviter toute erreur, Dieu a confié à une société visible, l'*Eglise*, la mission de délimiter exactement cet objet.

I

Ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal, c'est l'intelligence, faculté par laquelle l'homme peut émettre des jugements et des raisonnements, connaître et comprendre. Aussi, pour le dire en passant, est-il tenu de se servir de son intelligence et d'agir conformément à ses indications, faute de quoi il retombe au rang de l'animal ; cela lui est commandé par la loi naturelle, indépendamment de toute espèce de révélation.

Il est évident que, dans le plan primitif de Dieu, celui qui a présidé à la création de nos premiers parents, l'intelligence humaine était douée d'une puissance et d'une infaillibilité bien supérieures à celles dont elle jouit actuellement. Le péché originel est venu diminuer et obscurcir cette faculté, de telle sorte qu'elle ne peut remplir qu'un rôle très inférieur à celui qui lui avait été tout d'abord dévolu ; nous le constatons par les progrès lents et difficiles qu'elle réalise dans le domaine de la science. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle peut encore découvrir plusieurs vérités qui ont un rapport étroit avec les fins dernières de l'homme. Ces vérités sont, par exemple, celles-ci : l'ordre merveilleux qui règne dans le monde, la vie et le mouvement qui l'animent supposent nécessairement une cause première indépendante de lui. La conservation du monde suppose une vigilance active qui l'empêche de retomber dans le néant. Des relations s'imposent entre l'homme et cette cause première, etc. Ces découvertes de la raison sont si faciles à faire que tous les peuples, même les plus arriérés, ont cru à